



HAL
open science

Du signe comme objet

David Piotrowski

► **To cite this version:**

| David Piotrowski. Du signe comme objet. Atlas des Sciences de la Culture, 2025. hal-04838499

HAL Id: hal-04838499

<https://hal.science/hal-04838499v1>

Submitted on 14 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du signe comme objet

David Piotrowski
CNRS — HTL 7597

A paraître in *Atlas des Sciences de la Culture*, Editions Classiques Garnier.

La question du signe traverse le temps et les cultures, affirmant ainsi la vérité empirique de son objet et se prêtant à une multitude de réflexions, d'analyses et de développements théoriques, souvent conduits par les plus hauts esprits de chaque époque. Plutôt qu'un panoramique lacunaire ou une improbable synthèse, nous proposons en ces lignes une approche du signe au prisme de quelques des apories qui s'y nichent et des difficultés qu'il soulève.

Pour entrer en matière et disposer d'un point d'appui, on invoquera la définition stoïcienne du signe, qui, communément quoique sans exclusive, fait autorité, et dont la première vertu est d'exposer, en sa teneur la plus flagrante, ce que recouvre le vocable *signe* -- à savoir *aliquid stat pro aliquo* : quelque chose qui tient lieu d'autre chose. Ainsi conçu, le signe se trouve composer deux termes, et, par voie de conséquence, les questions qu'il suscite porteront principalement sur la nature desdits termes et la modalité de leur composition.

Une première et célèbre typologie des signes, que l'on doit à Peirce, se fonde sur le type de rapport établi entre les deux termes impliqués dans le signe. Il peut s'agir d'un lien métonymique (trace, partie/tout), on parlera en ce cas d'*indice*, d'une analogie, et on parlera d'*icone*, ou d'une connexion conventionnelle entre termes étrangers l'un à l'autre, ce qui définit un *symbole*. On ajoutera le cas de l'ostension, et il s'agira alors d'*index*.

Ces espèces sont bien du même genre en ce que chacune a pour fonction constituante d'ouvrir sur autre chose qu'elle-même. Autrement dit *indice*, *icone*, *symbole* et *index* signifient, mais chacun à sa façon : l'*index* signifie sa fonction sémiotique, qui est donc de renvoyer à autre chose, mais sans plus... sans spécification quant à l'objet désigné. L'*indice* exprime une chose ou un être à titre de partie ou de témoignage. L'*icone*, pour sa part, ouvre sur un objet ou une classe d'objets tels que le signe en constitue une « figuration ». Dans ce cas, le renvoi du signe à son terme est porté par ceux de ses caractères qui se trouvent retenus et promus comme représentatifs. Quant au *symbole*, à la différence de l'*index*, dont le sens est une pure indirection, il signifie quelque chose, et, à la différence de l'*indice* et de l'*icone*, il signifie sans rien puiser à son identité en propre, disons son identité matérielle : entre le premier et le second terme du *symbole*, il n'y a aucune attache manifeste, aucun lien évident : la connexion est arbitraire.

Si le *symbole* peut être considéré comme le signe par excellence, celui en lequel se dévoile l'énigme du fait sémiotique, la question centrale du signe se retrouve autant à vif sous les espèces de l'*index*, de l'*indice* et de l'*icone*. Car, comme on a dit, tous quatre détiennent fondamentalement ce pouvoir de déborder leur propre réalité : ils ne tiennent jamais lieu d'eux-mêmes. Aussi, on pourra restreindre notre discussion au seul *symbole* sans manquer l'essentiel du fait sémiotique dans sa pluralité.

Mais avant toute chose, il faut prendre quelque précaution terminologique : Saussure a bien relevé l'ambiguïté du terme *signe*, qui parfois désigne la partie manifeste du signe, parfois la totalité de ses deux faces. Pour y parer, et après Saussure, on désignera par *signe* la totalité, et par *signifiant* et *signifié* ses deux parties constituantes, la première, comme il est convenu de dire, relevant du sensible (du perceptible), la seconde de l'intelligible (de l'idéal).

Le « mystère » du signe, tel qu'il prend corps spontanément mais aussi sous l'auspice d'une épistémologie classique, est celui de la « consubstantialité » de ses deux faces.

Car c'est un fait empirique, tout du moins une vérité apparente, que le propre du signe réside dans l'incorporation réciproque du signifiant et du signifié, plus largement, du sensible et de l'intelligible. C'est en tout cas ce que nous affirme l'analyse phénoménologique tout comme la réflexion sémiolinguistique.

Ainsi Merleau-Ponty note que « le phénomène central du langage est *l'acte commun du signifiant et du signifié* » [Signes, p. 154], et Saussure : « le phénomène linguistique présente perpétuellement deux faces qui se correspondent et dont l'une ne vaut que par l'autre » (Saussure CLG : 23). C'est ainsi dire que le fait du signe est originairement de nature expressive : c'est le fait d'une présence tangible du sens, de façon telle, paraphrasant Saussure, que la signification constitue une qualité de la matière sensorielle.

En écho à cette vérité, on reconnaîtra alors deux façons de faire signe : selon un mode de relations « extérieures » ou de relations « intérieures ». Selon le premier mode, le signe est association conventionnelle de deux termes mutuellement extérieurs, c'est-à-dire configurés indépendamment l'un de l'autre. Ceci à l'inverse du « vrai » signe, dont les faces, en tant qu'elles participent l'une à l'autre d'un rapport d'« intériorité » (cf. Merleau-Ponty *Structure du comportement*), n'existent que l'une par l'autre.

Sous ce jour, Husserl comme Saussure distinguent le « vrai » signe de teneur indivise, de celui résultant d'un simple « assemblage », à savoir le signe « conventionnel » comme correspondance arbitraire entre unité de son et unité de sens mutuellement étrangères au point de vue de leur existence et de leurs principes de formation, et qui procède donc d'une logique de « nomenclature » (Saussure CLG : 97) ou de « communication » (Husserl *RL 1*). Ce signe là, Husserl le dénomme « indicatif » (Husserl *RL 1*) — c'est le signe « commémoratif » des stoïciens -- et il le définit comme coordination de deux moments de conscience : il y a d'abord un certain vécu de conscience, qui est la perception de la marque symbolique (le signifiant), puis, par sa fonction constituante, le symbole réoriente la conscience vers un autre contenu qui est la chose, l'idée ou l'état de choses à communiquer.

Quoi qu'il en soit, pour Husserl comme pour Saussure, il s'agit de prendre acte de ce qui constitue l'essence du signe « authentique », à savoir, une sorte d'incorporation réciproque de ses deux faces qui interdit de solliciter l'une sans en appeler à l'autre. Cette connexion nécessaire entre signifiant et signifié est communément dénommée « fonction sémiotique ».

La conception du signe comme association conventionnelle, dénoncée donc par la sémiolinguistique, aura été reprise et approfondie dans le cadre de la logique mathématique (théorie des modèles), elle-même au fondement de diverses linguistiques formelles, et aura donné lieu à d'importants et fructueux développements. Notons que cette conception du signe « indicatif », plus exactement du processus de *sémiose* sous-jacent, fonde les approches communicationnelles. Sous cet angle, le signe est tributaire d'un *code* conçu comme tableau permettant d'attribuer des interprétations à un ensemble défini de marques symboliques. Notons aussi que le modèle stoïcien du signe, qui repose sur l'implication (ou inférence logique) n'est pas non plus sans quelque parenté. Car le signe y est la prémisse d'une inférence se concluant sur « autre chose ». Mais, ce point est d'importance, alors que le passage du signifiant au signifié communicationnels procède d'un principe externe (le code), le signifiant stoïcien est à la source même de la dynamique interprétative – ce qui ouvre sur des questions d'ordre phénoménologique (cf notice)

Mais le « vrai » signe, celui que la sémiolinguistique reconnaît comme son phénomène spécifique, s'avère en de nombreux aspects aporétique.

Les problèmes remontent au moins aux stoïciens, qui, pour certains, ont pris acte d'une impossibilité à penser le signe comme unité indivise d'un signifiant et d'un signifié. L'argument a une tonalité logique, à savoir : quelle rationalité y-a-t-il à distinguer une face si celle-ci, en son actualité même, ainsi que comme objet pensé, se trouve toujours et nécessairement appariée à son complémentaire ? On connaît la conclusion lapidaire de Sextus Empiricus : « le signe n'existe pas ». Cet argument, loin d'être caduc, a été plus récemment opposé à Hjelmslev, précisément au motif qu'il définit le rapport d'interdépendance (entre plans du contenu et de l'expression) sur le même mode (implication réciproque) d'une liaison nécessaire des actualités (présence *vs* absence) de chaque plan.

Saussure lui-même, concernant cette interpénétration du signifiant et du signifié, reconnaît avec force son « absurdité » et son inintelligibilité -- en tout cas lorsqu'il reprend implicitement les termes gnoséologiques au fondement d'une épistémologie classique, à savoir les notions de *forme* et de *substance*. Ainsi, « une identité linguistique a cela de absolument particulier qu'elle implique

l'association de deux éléments hétérogènes [or les associer est une] tâche absurde [...] ». Aussi, « il n'y a [...] ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons » [CLG 156].

Et pour avérer l'inconsistance de cette conception du signe, entendu comme fusionnement des substances hétérogènes d'un signifiant et d'un signifié, il suffit de contempler les acrobaties métaphoriques auxquelles elle oblige. Par exemple, Benveniste : « il y a entre eux [concept et image acoustique] une symbiose si étroite que le concept est comme l'âme de l'image acoustique » (Benveniste 1966 : 51) ou bien : « le signifiant et le signifié [...] se composent ensemble comme l'incorporant et l'incorporé [...] cette consubstantialité du signifiant et du signifié [etc.] » (*Ibid.* 52).

Pour Saussure, corrélativement, le signe se trouve rétrogradé en son statut : primauté est donnée au système, et le signe n'est jamais qu'un « effet de bord ». Précisément, le signe est la conséquence fonctionnelle d'une raison systémique supérieure (la langue) qui opère en corrélant des rapports de limitation réciproque instituant, en chaque substance (resp. d'expression et de contenu) des identités différentielles (resp. signifiant et signifié) : « Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. » (CLG : 156),

Cette conception d'une forme qui opère en deux substances restant énigmatique, Saussure sera conduit à développer (dans le troisième cours) une théorie de la *valeur* -- mais sans issue probante puisque, ce faisant, il n'aura fait que déplacer le problème : en lieu et place de l'impensable fusionnement d'un signifiant et d'un signifié, il se trouvera confronté au non moins « désespérant » recouvrement des deux dimensions (interne et externe) constitutives d'une *valeur* : « [...] toutes les valeurs semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées : 1° par une chose dissemblable susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est à déterminer, 2° par des choses similaires qu'on peut comparer avec celle dont la valeur est en cause. »

Le signe présente ainsi ce caractère étrange de s'imposer en sa facticité pratique et comme phénomène central d'un certain champ empirique, mais d'échapper à toute caractérisation rationnelle, pour *in fine*, se trouver disloqué, voire dissous, par les dispositifs théoriques qui s'en saisissent.

Les approches hjelmslévienne et peircienne sont à ce titre exemplaires. La première, déjà, situe l'interdépendance entre les plans d'expression et du contenu « au-dessus » de l'articulation entre forme et substance, où justement se noue la rationalité empirique. Plus avant, la connexion entre signifiant et signifié, alors écartée du champ de la connaissance empirique, se trouve redistribuée, et ainsi reconquise, en termes de connexions syntagmatiques et paradigmatiques entre termes préalablement identifiés en chaque plan. Ainsi, le signe se trouve démembré en sa connexion supposée constituante au profit d'unités de niveaux inférieurs (sèmes, figures, traits...).

L'approche peircienne, quant à elle, rompt la dualité du signe au profit d'une structure triadique disposant en son noyau, et en première approximation : (i) le *representamen* (qui vaut comme signe), (ii) l'*interprétant* (qui est aussi un signe) et l'*Objet* dont on distingue deux aspects, (iiia) l'un relevant du monde réel, et dénommé *objet dynamique* (ou *médiat*), l'autre (iiib) relevant du système sémiotique : l'*objet immédiat*. Alors que le signe spontanément reconnu comme union d'un signifiant et d'un signifié présente un caractère statique, le signe du dispositif peircien présente une nature dynamique : la signification n'habite pas le signe mais se trouve à son horizon.

Plus précisément, le signe, dans son rôle de *representamen*, se rapporte à l'objet qu'il représente par la médiation d'autres signes, alors en fonction d'*interprétants*, et qu'il a pouvoir de « déclencher » : « [l'*interprétant* est] un signe qui renvoie un *representamen* à son objet », en ce sens « (l'*interprétant*) opère la médiation entre le *representamen* (premier) et l'objet (second) ». L'*interprétant* est donc le principe actif de la sémiase en ce qu'il établit le lien entre le *representamen* et ce à quoi ce *representamen* renvoie. Cette configuration fonctionnelle ouvre alors sur un processus de sémiase illimité : l'interprétant, en tant que signe, en appelant à d'autres interprétants, et ainsi de suite à l'infini.

Examinons alors ce qu'il en est dans ce dispositif du rapport entre signifiant et signifié. Dans l'appareil théorique peircéen, le rôle de signifiant est manifestement dévolu au *representamen*, qui

est « le signe en tant qu'il se *présente* et que l'interprétant renverra [donc] à l'objet qu'il représente ». Pour ce qui concerne le rôle du signifié, l'affaire est plus complexe car, on l'a dit, le dispositif peircéen est dynamique, et le contenu assigné à un signe est la limite asymptotique d'une sémiotique en soi infinie. Aussi, selon qu'on s'intéresse à un état du signifié correspondant à un stade donné du processus de sémiotique, ou au contraire au signifié tel qu'il apparaît comme limite d'une sémiotique infinie, le rôle de signifié reviendra respectivement à l'*interprétant* ou à l'*objet immédiat* : « il semble naturel d'employer le terme signifié pour dénoter l'interprétant compris d'un symbole » [CP, 5.175] [Peirce in Eco, 108] et par ailleurs « l'Objet immédiat *complet* est identifié au signifié » [CP 2.293] » [Eco, 108]. Mais, quelle que soit l'option, que l'on rapporte le signifié à l'*interprétant* ou à l'*objet dynamique* qu'une série d'*interprétants* circonscrit progressivement, le principe sémiotique se trouve porté par le *representamen* en tant que celui-ci, dans sa qualité de signe, engage d'autres signes, ou, suivant les termes de la définition canonique du signe, « détermine » des *interprétants* qui contribuent donc à configurer un *objet immédiat*.

Pour conclure : quand bien même sa réalité empirique est incontestable, le signe comme recouvrement accompli de ses deux faces (expression et contenu) se découvre aporétique. C'est dire qu'il ne relève pas d'un point de vue statique, mais exige d'être approché en termes dynamiques, par exemple (Peirce) au point de vue d'une sémiotique illimitée ou (Saussure) de l'émergence d'un système de différences sémantiques par stabilisation (contrôlée par des signifiants) d'une singularité-origine (approche morphodynamique, [Piotrowski 2017]).

Bibliographie

- Benveniste, E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, coll. *Tel*, Paris.
- Deledalle, G. 1979. *Théorie et pratique du signe: Introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*. Paris: Payot
- Eco, U., 1988 : *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Hjelmslev, L., 1968 : *Prolégomènes à une théorie du langage*, Éditions de Minuit, coll. *Arguments*, 35, Paris.
- Husserl, E., 1991 : *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Piotrowski, D., 2017, *Morphogenesis of the sign*, Springer,
- Saussure, F. de, 1972 (1916) : *Cours de linguistique générale*, Payot, coll. *Bibliothèque Scientifique*, Paris.
- Saussure, F. de, 2002 : *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, coll. *Bibliothèque de philosophie*, Paris.
- Lo Piparo, F., 2007, « Saussure et les Grecs », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, vol. 60.
- Merleau-Ponty, M., 2003 : *Signes*, Gallimard, coll. *Folio-Essais*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 1960, *La structure du comportement*, PUF, Paris.
- Peirce, C. S. 1931–1966. *The collected papers of Charles S. Peirce*, 8 vols., C. Hartshorne, P. Weiss & A. W. Burks (eds.). Cambridge: Harvard University Press.